

# Droit de réponse à Joëlle Gayot

*À la rentrée 2016, alors que je présentais plusieurs pièces, je détournais la communication du Festival d'Automne à Paris, rebaptisé pour l'occasion Festival d'Automne à Croisy. Le dessin de Pierre Alechinsky, logo du célèbre festival, était détourné avec la complicité d'Isabelle Giovacchini et décliné en une centaine de badges, forcément collector. Cette communication parodique fut considérée par certains comme une réponse, voire même une riposte, à la communication du Festival d'Automne, grand-messe culturelle de la rentrée. Lucile Commeaux, journaliste à France Culture, s'intéressa à cette facétie dans l'émission d'Arnaud Laporte, La dispute (17 octobre 2016), à travers une chronique intitulée : « À quoi sert le Festival d'Automne ? » ([en écoute ici](#)). Joëlle Gayot, autre journaliste à France Culture, y réagit en tenant des propos pour le moins confus. Je me sentis donc autorisé à adresser un droit de réponse à l'équipe de l'émission afin de ramener un peu de bon sens et de rétablir quelques vérités. Il fut lu à l'antenne et relayé sur internet. Le voici.*

J'ai été stupéfait par les propos tenus par Joëlle Gayot dans votre émission du 17 octobre. Vous aviez choisi de vous intéresser à la programmation du Festival d'Automne dans laquelle vous disiez constater un manque de mixité, c'est-à-dire un déséquilibre entre le nombre d'artistes « institutionnels » comme Romeo Castellucci, Lucinda Childs, Bob Wilson, Krystian Lupa, et le nombre d'artistes « émergents », selon vous sous-représentés dans la programmation. Ce à quoi Joëlle Gayot vous a rétorqué qu'il n'était pas utile de procéder à des comparaisons de ce type. Celles et ceux qui s'intéressent à « la place des femmes dans la culture » ne se privent pourtant pas de recenser la présence des femmes au sein des programmations ; pourquoi ne le ferait-on pas avec les différentes classes d'âge ? Cela ferait sans doute apparaître d'autres déséquilibres à analyser.

Par ailleurs, Joëlle Gayot a avancé plusieurs arguments contradictoires. Elle a d'abord affirmé que le Festival d'Automne soutenait de jeunes artistes tout en expliquant dans le même temps qu'un jeune ne devait pas être « trop pressé », ni « aller trop vite », car sa place serait d'abord dans les petites salles de spectacle. C'est là une conception très hiérarchique de la culture, verticale, figée, parce qu'elle sous-entend qu'il y aurait un parcours obligé, une trajectoire à respecter : un artiste devrait d'abord travailler avec de « petits outils » et dans de mauvaises conditions, « trimer » et « galérer », pour accéder enfin à un contexte économique décent et à une bonne visibilité. Cette position est conservatrice car elle légitime la précarité des artistes qui travaillent à la marge de l'institution mais elle est aussi caricaturale parce qu'elle suppose qu'il existe d'un côté des programmations alternatives avec des spectacles de moindre qualité et de l'autre, des programmations d'excellence, comme celle du Festival d'Automne, avec des productions d'une valeur incontestable. Il faut pourtant rappeler à Joëlle Gayot que la réalité est plus complexe et qu'on a déjà vu des spectacles décevants au Festival d'Automne et des propositions tout à fait convaincantes dans les petites salles du réseau « alternatif ».

Enfin, quand Joëlle Gayot affirme que les jeunes artistes ne doivent pas « être pressés », elle devrait se souvenir qu'un intermittent, jeune ou non, doit travailler au moins 507 heures sur 12 mois sous peine de perdre son statut et de ne plus percevoir que le RSA (environ 500 € par mois). La règle s'applique à tous, sans distinction d'âge, et malheureusement, elle ne permet

guère de prendre son temps autant qu'on le voudrait. À l'heure où les lieux intermédiaires ont de moins en moins d'argent, à l'heure où le soutien à la jeune création reste timide, circonstancié et souvent opportuniste, à l'heure où les artistes précaires se comptent par milliers, il est important que des institutions qui ont été aussi innovantes que le Festival d'Automne s'intéressent à ceux qui travaillent en périphérie et leur apportent un soutien, sans pour autant renoncer à son exigence. Un tel désir ne devrait pas être polémique. Quant à Joëlle Gayot, je lui suggère de se prémunir de tout jugement hâtif et d'aller plutôt sur le terrain, à la rencontre des petites compagnies. Cela lui permettra peut-être d'avoir une vision moins romantique de la culture et plus en prise avec les réalités socio-économiques qui la structurent.

Thibaud Croisy, 30 octobre 2016